

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MOHAMED EL KHATIB  
5 > 25 JUILLET À 12H10 — LA MANUFACTURE

**LANGUE FRONTALE**

— par Gladscope —

**L**e monde se divise en deux parties égales, ceux qui ont perdu leur mère et ceux qui vont avoir mal de la perdre. »

Mohamed El Khatib voulait écrire un texte à partir d'entretiens réalisés avec sa mère. Le 20 février 2012, la mort interrompt tout. C'est à partir de ses enregistrements personnels à l'hôpital, de documents officiels, de messages téléphoniques, de photographies, de notes de carnet que Mohamed nous parle de cette épreuve de la vie qui l'a fait changer de camp, malgré lui.

Ce n'est pas un comédien qui se tient face à nous pendant 50 minutes, mais bel et bien un fils orphelin qui témoigne. Si une grande sincérité se devine dans sa voix et se lit dans ses yeux, c'est surtout dans les mots qu'elle prend toute sa forme. Des mots simples, des anecdotes d'individus, des faits.

À l'heure où « Un obus dans le cœur » - récit de cette même perte de celle qui nous a donné la vie, par Wajdi Mouawad, dont Mohamed a été l'assistant - fait salle comble non loin de la Manufacture, « Finir en beauté » propose des mots communs, sans jeu, sans intermédiaire. Que sommes-nous alors ? Toujours des spectateurs ?

J'ai pour ma part ressenti une certaine gêne, je n'avais pas envie d'entendre ça comme ça. Plaie trop vive peut-être. Je me suis alors interrogée : notre sensibilité a-t-elle besoin d'être enveloppée de récit pour être touchée sans couler ? La « comédie » explicite apporte une pudeur qui nous laisse spectateur et nous prend moins à partie. On est ici à la frontière du théâtre. Le réel est l'essence même du travail de Mohamed El Khatib et prend une dimension encore plus singulière quand il s'agit de... lui-même. Pris entre une langue médicale hostile et une langue arabe intime, il nous en livre une troisième : frontale.

C'est un projet fort et une expérience qui dépendra des sensibilités de ses confidants éphémères.

**MOURIR SUR SCÈNE**

— par Rick Panegy —

**S**ur scène, une heure de paradoxe que seul l'art vivant peut provoquer : l'intime devient le vecteur de l'universalité, l'exposition du privé celui d'une expérience publique partagée.

En racontant, avec humour, sincérité et simplicité, la maladie de sa mère, sa mort puis la rencontre ardue avec le deuil, Mohamed El Khatib délivre un spectacle-témoignage qui bouleverse ou dérange. Il faut être sensible au partage de l'intimité pour entrer en connivence ou en réflexion : le départ définitif de la mère est un thème tabou. Certains seront trop bousculés par l'exposition documentée de la vie de la défunte ou de la famille de l'artiste : El Khatib, en effet, a recueilli vidéos, photographies, enregistrements, notes de carnet où la mort et le chagrin s'exposent sans filtre. À titre d'exemple, la distribution au public de l'acte de décès de sa mère par l'artiste lui-même a de quoi mettre en retrait quelques spectateurs.

Il y a forcément un certain voyeurisme pénible pour qui serait empêché par ses propres limites - et nul ne peut lui en faire le procès -, bien qu'El Khatib instille une distance bienvenue. Pour les autres, son histoire fera écho, ou sa démarche fera sens au regard de leur sens humain. Il s'adresse au public, partage avec lui l'expérience comme un dialogue d'amis, brisant ainsi l'image d'une représentation froide et démonstrative. Il use surtout de l'anecdote. C'est là que se trouve la clé de la sensibilité que dégage cette pièce : en livrant le quotidien et le trivial, voire l'in-signifiant, il renvoie au public la banalité d'une histoire tristement universelle.

Dans l'autre colonne, Gladscope évoquait Mouawad. La démarche de ce dernier, même si elle part aussi de l'expérience intime, semble toutefois s'ouvrir davantage aux autres. C'est de Sophie Calle que la démarche d'El Khatib se rapproche peut-être plus : un intime livré aux autres, à eux de faire la démarche de s'approprier l'expérience.